

Jean-Pierre Lefebvre

## Traduire à l'aide des machines

Pour beaucoup de raisons dont certaines ne sont pas directement scientifiques, je remercie les organisateurs de cette réunion\*. J'aurais voulu apporter une intervention à la mesure de la joie que m'a causée cette invitation à Alexandrie. J'espère que la simple description de mon expérience de traducteur et les quelques réflexions que j'y ajoute ne vous paraîtront pas trop banales. En tous cas, j'y crois.

Alexandrie fut une, peut-être la capitale universelle du travail de traduction. La fameuse pierre de Rosette – qui est le monument préféré des traducteurs – a été trouvée non loin d'ici. Et je crois que l'avenir de la corporation des méta-scribes passe aussi par le méridien de ce port. Quoi qu'il en soit, on traduira de plus en plus. De plus en plus vite. Traduira-t-on mieux ? Qui traduira, et comment ? Je voudrais examiner ce groupe de questions sous l'angle de ces *accroissements*.

L'accroissement quantitatif (l'inflation, comme on dit, de manière un peu péjorative), la vitesse de circulation des informations, la rapidité de leur préemption, les habitudes économiques prises par les éditeurs (apprécier à trois mois la rotation des stocks), le développement des possibilités technologiques : tout cela installe le travail du traducteur dans une sorte d'urgence. Pour le festival de Cannes, il n'est pas rare que le sous-titrage des films étrangers se fasse dans la semaine, parfois dans les heures qui précèdent la projection. J'ai fait cela une fois. Il faut dire que du coup, le mercenaire est bien payé.

---

(\*) L'exposé qui suit a été présenté à la Bibliothèque d'Alexandrie (Égypte) en décembre 1999, à l'occasion d'un colloque international sur le livre.

À l'horizon de cette conjoncture d'urgence (du syndrome « c'est pressé »), on affronte deux fantasmes : le premier, très ancien, est celui que semble exhiber, précisément, la pierre de Rosette dans sa dimension synoptique, à savoir qu'il y a pour un texte une sorte d'essence, d'entéléchie équivalente et déjà formulée « en soi », que le traducteur est chargé de retrouver, dans le sous-sol du texte en quelque sorte. Le second – sans doute issu inconsciemment du premier – ressortit également au désir du miracle, mais lui donne les espèces modernes de la technologie informatique la plus développée : c'est celui de la traduction automatique par les ordinateurs. Dans cette seconde hypothèse, le traducteur deviendrait une sorte de vérificateur-correcteur, chargé de redresser les phrases françaises avec un œil sur le texte original, à la manière dont, sur certaines chaînes d'usines, un carrossier efface les bosses et fait fermer les portes de voitures. On est très loin historiquement de ces deux pôles, mais ils sont dans nos représentations, dans l'idéologie des usagers et des commanditaires. Ils pèsent sur la corporation, les conditions de travail, son évaluation.

Par ailleurs, ils jouent un rôle non négligeable dans la genèse d'une autre représentation, selon laquelle le devenir des différentes langues du monde serait commandé par leur traductibilité rapide dans l'une des langues dites universelles ou tendant à le devenir, l'anglais notamment, qui deviendrait ainsi le tiers universel par où passeraient tous les échanges, toutes les transactions linguistiques, voire toutes les traductions, au prix évidemment d'une déperdition poétique et intellectuelle considérable, d'un appauvrissement des messages, d'une régression de l'expression et de la communication vers la pure et simple information. Au lieu qu'un traducteur ou une traductrice passe ici directement du français à l'arabe et inversement, on passerait du français à l'anglais, puis de l'anglais à l'arabe, dès lors que pour les deux phases l'effort aurait été fait, les investissements débloqués, la machine produite. Il y a plus d'un siècle, Karl Marx avait cru que le français pouvait jouer ce rôle, et c'est dans cette perspective qu'il avait tant travaillé à la première version française du *Capital*, dans l'espoir que depuis cette langue, il serait plus facile de passer aux autres. Mal lui en a pris : il est allé de déconvenue en déconvenue. Il a même fini par prendre son traducteur en grippe... Il est le premier, à ma connaissance, dans l'histoire de la littérature, à avoir fait cette expérience et à avoir constaté ses limites.

Actuellement, on estime que les machines à traduire, si elles peuvent préparer le travail dans certaines traductions fortement techniques et stéréotypées, ne s'en sortent correctement qu'avec les bulletins météorologiques. C'est là un sympathique hommage néo-platonicien au ciel

des idées. Mais il borne la substance traduite aux pures et simples prévisions abstraites, toujours infirmées par les catastrophes réelles... Or, précisément, l'horizon d'espérance de la corporation des traducteurs réside dans la substance catastrophique, dans la bifurcation infinie de ce sur quoi ils travaillent : la parole humaine, en particulier celle qu'on reproduit dans les livres. Les traducteurs sont, si l'on veut, des spécialistes de l'imprévisible : même en stockant tous les délires de la terre dans des mémoires surpuissantes et en les élaborant pour des procédures de transfert automatique, on ne couvrirait pas le champ du possible, du nouveau, de l'imprévu que des êtres humains veulent communiquer... Et c'est fort de cet espoir, sinon de cet optimisme, voire de cet idéal de travail, que loin d'entrer en guerre contre les machines, les ordinateurs, ils tâchent de les utiliser pour le plus grand bien de leur travail et d'eux-mêmes.

Cet effort ne va pas sans contradiction. Les éditeurs notamment n'ont pas tardé à sauter sur l'occasion de rentabilité accrue que les nouvelles technologies leur offraient : tous exigent désormais que les traductions qu'on leur remet soient enregistrées sur un support numérique, ce qui leur permet de faire des économies en aval sur les frais de saisie et de fabrication. Dans le même temps, ils ne se privent pas de faire des remarques critiques sur le nombre considérable de manuscrits qui « sentent l'ordinateur », c'est-à-dire dont l'écriture est influencée par certaines possibilités offertes à l'auteur, notamment celle de taper vite un premier jet plein de fautes et d'hésitations, qui sont ensuite corrigées, mais sur la base d'une trame peut-être trop spontanée, précipitée, insuffisamment réfléchie.

J'en viens donc ainsi à mon objet : à la question de la vitesse du travail du traducteur aujourd'hui, au soutien, mais aussi aux pièges que lui tendent les moyens modernes. Je distinguerai trois niveaux de réflexion de ce point de vue : 1. Le travail sur le texte source (du texte à traduire). 2. Les outils de réalisation du texte traduit. 3. La réalisation du texte traduit.

### **Le travail sur le texte source (du texte à traduire)**

Les textes à traduire, les originaux, sont de nature diverse : les plus intéressants ont une originalité poétique, scientifique, intellectuelle. Toutes ces caractéristiques requièrent un travail d'information, de documentation et d'analyse préalable. Ce travail se faisait antérieurement de manière bibliographique : on consultait, outre le texte proprement dit, des dictionnaires, des manuels de la discipline concernée, parfois des spécialistes (pour ma part, j'ai dû m'initier ainsi à la cardiologie pour traduire un livre sur l'infarctus).

Le fait de disposer d'une présentation numérisée du document à traduire permet des enquêtes internes sur la fréquence de certaines expressions. Quand, en outre, on dispose sous la même forme d'un corpus élargi au reste de l'œuvre, on peut s'assurer du caractère singulier ou au contraire systématique d'un terme. J'ai ainsi pu embrasser la totalité du paradigme de la folie dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, ou apprécier la fréquence de tel ou tel terme... On peut aussi – on pourra... – consulter sans faire le tour du monde, en les chargeant depuis l'Internet, le plus grand nombre de traductions existantes, et dans la langue d'arrivée prévue, et dans les autres langues, ce qui peut être d'un grand secours dans le cas de textes « à problèmes ». De même, il sera possible de consulter les sources sonores, ou cinématographiques, associées aux textes : parfois la lecture d'un poème par l'auteur permet d'identifier le sens d'un texte. On peut aussi bénéficier d'une vitesse de communication et d'une facilité de transmission telles que la sollicitation de l'avis d'autrui (des amis, des spécialistes de la langue ou du domaine concerné) devient presque naturelle. Sans parler des possibilités multipliées de présentation formelle du texte source : séquencé en paragraphes, en phrases indexées de telle sorte qu'on puisse, par exemple, vérifier facilement que tout a été traduit.

Bref, les moyens informatiques autorisent en amont de la traduction un travail préparatoire sur le texte beaucoup plus complet, sans doute plus actuel (je reprends mon exemple de la médecine), et en tous cas plus rapide que ce que le recours aux outils traditionnels autorisait. Or bien souvent, ce que l'on peut critiquer dans certaines traductions, c'est l'absence de ce travail préparatoire. La mise en réseau de tous ces moyens a pour effet d'ôter les alibis : il est matériellement possible de se constituer une documentation maximale dans le temps même défini par les contrats. Progrès qui peut évidemment être retourné en pression accrue du commanditaire...

### **Les outils de réalisation du texte traduit**

Une fois ce travail préparatoire engagé (il se prolonge évidemment pendant la traduction proprement dite), le traducteur peut se mettre, littéralement, en face du texte à traduire (en position de lecteur) et traduire, c'est-à-dire écrire lui-même du texte (en position d'écrivain). Plusieurs aspects de cette double phase du travail sont concernés par les moyens informatiques.

On peut d'abord imaginer des mises en espace relatif des deux catégories de texte *adaptées* à la singularité et aux habitudes de travail du traducteur. Certains, après avoir numérisé le texte à traduire, l'afficheront

sur leur écran en gros caractères, avec des interlignes espacés afin d'y voir plus clair. D'autres interviendront différemment dans la présentation. Plus l'écran est grand, plus les possibilités d'utilisation sont nombreuses, notamment en ce qui concerne la séparation verticale ou horizontale du texte à traduire et du texte traduit au fur et à mesure. Cela étant, il se peut aussi que le traducteur préfère laisser le texte à traduire dans d'autres positions : devant le clavier, derrière, sur l'un des côtés (à l'ancienne !) ou sur un support différent, comme les secrétaires en utilisent, permettant de retrouver rapidement la ligne du texte en cours de traduction.

Tous ces choix ergonomiques ont un effet sur la perception immédiate des textes (à traduire ou traduits), donc sur le résultat. La disposition en colonne étroite favorise, par exemple, l'intuition globale et dans le même temps fragmente le texte en lignes brèves. La disposition horizontale longue (toute la largeur d'un écran A3, par exemple) implique au contraire une lecture plus diachronique qui, au passage, entretient la mémoire du traducteur (!) et exhibe le continuum. L'athlète parfait (le décathlonien) de la traduction saura faire alterner avec sagesse les phases de perception quasi immédiate et les phases mémorisantes.

Enfin, les grands écrans autorisent l'installation de phases intermédiaires, tel le glossaire spécialisé associé au texte, et composé au fur et à mesure, qui permet la consultation systématique des solutions déjà trouvées pour tel ou tel terme ou expression récurrente. Au besoin, si ces expressions sont de graphie complexe, longue et sujette aux fautes de frappe, on les écrira par raccourci en utilisant les corrections automatiques. Sur ma propre machine, traduisant la *Phénoménologie de l'esprit*, j'avais encodé « conscience de soi » : il suffisait de taper ccs (moins d'une seconde) pour obtenir toute l'inscription. L'ordinateur ouvre ainsi une issue à certaines formes de dislexie...

Tous ces procédés, dont la liste n'est pas close, peuvent sembler secondaires et ne concerner que les vertèbres cervicales, les abdominaux ou les muscles oculaires du traducteur, mais plus profondément ils expriment une posture fondamentale par rapport au texte à traduire et au texte traduit et autorisent une vitesse de travail accrue, autorisant ensuite – si les éditeurs n'interviennent pas – des phases de relecture et de correction moins précipitées, plus efficaces.

Cette utilisation de l'ordinateur pour la lecture et l'écriture se combine, en effet, avec le recours plus rapide (en lecture) à des informations linguistiques « extérieures » dont le besoin apparaît au fur et à mesure du

travail. Antérieurement, le traducteur se levait de son siège, ou le faisait pivoter, attrapait quelque part un gros dictionnaire monolingue (Le Grand Robert en sept volumes par exemple), le posait devant lui ou sur ses genoux (faisait travailler ses muscles abdominaux, les dorsaux, etc) et tournait inconfortablement les pages. Aujourd'hui, il peut afficher sur l'écran les pages de ces mêmes dictionnaires et y circuler à très grande vitesse, grâce à des brides astucieuses du programme d'exploitation : en cinq secondes, tout le champ sémantique d'un terme est consulté, déroulé, l'arborescence des synonymes déployée dans une couleur contrastée. Cette vitesse comporte des avantages considérables, dans la mesure où elle autorise le maintien en mémoire (dans le cerveau du traducteur) de l'opération dans laquelle il était engagé au moment où le besoin de consulter un usuel est apparu. C'est au niveau du retour au texte composé que le gain de temps et de précision est sans doute le plus considérable.

Il reste encore à fabriquer, cependant, les outils vraiment adéquats à ces virtualités. Je pense notamment à des bi-dictionnaires monolingues complétés *sur un seul support*, et en tous cas dans une seule application, par des lexiques bilingues réversibles, autorisant sur un unique écran les navigations complexes propres à la traduction. Je pense, en effet, que le réseau Internet n'est pas actuellement la solution pour cet aspect du travail : non seulement pour des raisons techniques (même avec des débits élevés, il subsiste de la lenteur), mais aussi pour plusieurs raisons psychologiques fondamentales.

Cette facilité cependant comporte peut-être quelques inconvénients à terme... L'un d'entre eux pourrait être la désactivation de la mémoire langagière propre du traducteur : à quoi bon encombrer celle-ci de tout le paradigme des couleurs, des bruits, etc, quand l'écran peut l'afficher intégralement ? À quoi on objectera que la répétition même de l'image entretient, voire restaure ou complète une mémoire individuelle aléatoire, fatigable, vieillissante, etc. Bien des professions sont soumises à ces questions...

### **La réalisation du texte traduit**

Ce même principe de vitesse autorise une synchronisation intéressante de la lecture ou relecture du passage à traduire et de la production d'une traduction correspondante. La cadence propre du texte original est sans doute davantage présente dans le texte d'arrivée. Par ailleurs, la vitesse d'exécution rapproche le texte écrit des réflexes langagiers du traducteur. Au-delà du temps gagné matériellement par la possibilité de corriger

facilement les fautes de frappe récurrentes, ou de coder les mots d'orthographe complexe ou longs, on peut encore sans dommage emmagasiner des variations paradigmatiques : à la relecture, il suffira d'effacer, sans traces, les variantes entre lesquelles, dans un premier temps, on n'avait pas le temps de choisir, parce que si l'on avait pris ce temps, l'ensemble du processus de traduction aurait été ralenti.

Dans le même ordre d'idée, la rapidité des transformations autorise des expérimentations intermédiaires à grande échelle : dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, j'ai parfois programmé le remplacement systématique d'un terme par un autre pour éprouver son intérêt dans une relecture mise en scène comme la lecture d'un vrai livre, pour lequel, du coup, un tirage papier provisoire devenait intéressant. En imprimant le texte ainsi fabriqué, et en le composant *comme un livre*... il devenait possible de se mettre vraiment à la place du lecteur. Cette procédure vaut, au demeurant, pour l'ensemble du travail : certains traducteurs ont besoin d'une apparence proche de la version imprimée vendue dans le commerce pour identifier, avant qu'il soit trop tard, les défauts subsistants... Ce qu'on ne perçoit pas (et pardonne) dans un manuscrit de travail encombré de corrections, ratures et traces diverses, saute aux yeux dans une version imprimée au laser dans le corps de la maison d'édition (Garamond pour les traducteurs Gallimard...).

Tout ceci intéresse les écrivains en général. Mais le traducteur, en ce qu'il a des délais à tenir, et travaille un matériau extérieur, est davantage concerné. On peut même imaginer, à terme, un logiciel de vérification qui comparerait les versions et signalerait au traducteur (à un moment du travail déterminé par lui) ce qu'il considère comme des omissions ou des oublis.

Toutes ces procédures, on s'en doute, influent sur le rapport même que le traducteur entretient avec la machine. On peut se demander s'il est juste de concentrer son espace de travail sur l'axe quasi spéculaire : traducteur – écran. Je plaiderais, pour ma part, en faveur d'une « polygonisation » de son espace de travail, c'est-à-dire, en l'état actuel de la technique, pour des stations de travail comportant deux unités centrales et deux écrans : un grand A3 pour l'écriture et la lecture, un moins grand pour les utilitaires. Outre qu'il faut malgré tout préserver la possibilité d'un mouvement complet du corps du traducteur et lutter contre l'enkylose du bassin et des épaules, le face à face avec un écran unique et une machine à certains égards concurrente risque de développer des pulsions agressives susceptibles de nuire au traducteur et même à sa traduction... Car, en fin de compte, c'est quand même sa tête, aidée de quelques doigts, qui fait l'essentiel...